

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Band: 46 (1917)

Heft: 15

Artikel: Souvenirs et réflexions : lettre à une amie

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

ET DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS DU CORPS ENSEIGNANT

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct. Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le D^r Julien Favre, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, École du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

Le *Bulletin pédagogique* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.

SOMMAIRE. — Souvenirs et réflexions. — A propos d'éducation patriotique (suite). — La sténographie dans l'enseignement (suite et fin). — Billet de l'instituteur. — A la Rédaction du Bulletin pédagogique, Fribourg. — Echos de la presse. — Bibliographie. — Chronique scolaire. — Avis.

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

LETTRE A UNE AMIE

Au pied de l'Alpe, le 6 juillet 1917.

CHÈRE GERMAINE,

Bonjour, mon amie de jadis et de demain ! Au moment où je vous adresse mon salut, me proposant de vous écrire toutes les idées plaisantes ou graves qui viendront au bout de ma plume, la pluie dépose ses diamants sur un marronnier, dont les feuilles m'envoient, par la fenêtre ouverte, un parfum de verdure rajeunie. En regardant l'arbre embelli de sa parure

humide, je songe à un autre temps, à un autre marronnier aux rameaux qui s'entrecroisaient en arcs pleins d'ombre. Quand, dans le jardin, tout rayonnait de soleil, quand la brise passait dans la ramée en chantant sa note mélodieuse, il nous semblait que là-haut, bien au-dessus de nos têtes, les branches s'enveloppaient de recueillement. Alors, nous parlions à voix contenue, sous le vieil arbre, un peu comme nous l'aurions fait, par hasard, bien entendu, sous les arceaux gris d'une cathédrale antique.

Germaine, vous savez à quel lieu s'applique mon allusion. D'ici, j'entends votre réponse : « Ah ! ces jeudis d'été au pensionnat, au « Home », comme nous l'appelions ! Quels heureux moments ils nous réservaient ! Réunies en cercle autour des maîtresses, doucement, en famille, nous échangeions nos idées, nos plans d'avenir, tandis que nos doigts tiraient lestement l'aiguille sur un raccommodage. Les heures s'envolaient, reposantes, si bien que, le soir, nous nous remettions à l'étude avec une ardeur nouvelle. Gaîment, nous disions que le « feu sacré » s'avivait sous le marronnier »...

A cette évocation d'un passé dans lequel nos deux âmes se sont rencontrées, je vous vois sourire gravement. Votre physionomie s'attendrit au souvenir des jours qui nous ont fourni des armes pour la lutte de la vie. « Ainsi, m'objecte sans doute, « votre solidité », d'après vous, les récréations furent notre arsenal pour le combat futur ? » — En partie. Elles nous donnaient de la joie franche, de l'exercice sans skis, sans danses, sans lawn-tennis ; la liberté de choisir parmi les différents jeux en usage, l'occasion de sacrifier nos goûts personnels à ceux de nos compagnes, et celle d'arrondir les angles de nos caractères par le « frottement » de la société. Après les muscles, les langues se détendaient ; les aimables taquineries et les rires se suivaient. Il en était ainsi jusqu'à la demande quasi-quotidienne : « Ma Sœur, une histoire ! » La « Sœur » avait la mémoire fidèle, l'imagination féconde et — nous le disions entre nous — l'âme apostolique. Dans de courts récits, elle nous narrait une action ou une de ces paroles qui révèle un caractère. Un soir, nous écoutions parler de la mort de Garcia Moreno. Au moment où la maîtresse nous répétait le mot de l'héroïque président, tombant assassiné : « Dieu ne meurt pas », la cloche sonna la fin du délassement. Volontiers, nous eussions dit comme les petits-enfants de V. Hugo :

« Montre-nous donc (encore) la Bible et les belles images,
« Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux. »

Ces récréations, elles contribuaient à nous garder une jeunesse pure. Nous les terminions pour nous endormir bientôt

après dans des pensées auxquelles la Vierge des vierges devait sourire.

Certainement, le rôle des sains délasséments compte dans l'éducation. J'ai souvent pensé que ma mère avait dû prendre au « Home » le secret des passe-temps qui retiennent mes grands frères au foyer. Pourtant, les récréations ne formèrent qu'une partie de notre « arsenal ». Les deux tiers des armes nous ont été fournis par les leçons de nos maîtresses. Allons, mon amie, quittons le jardin, remontons les escaliers, en repoussant la tentation de jeter un regard curieux dans les mystérieux corridors du couvent, puis, entrons dans la deuxième classe secondaire, pour y reprendre nos places d'élèves.

C'est l'heure de la dictée. « Tant mieux, dites-vous, l'ennui sera plus vite passé ! »

— L'ennui ! Le mot est hors de propos. Sœur Yves nous enseigne l'orthographe en la rendant attrayante. Aujourd'hui, pour nous faire répéter les règles de la ponctuation dans le discours, elle a choisi une page d'une « lettre de mon moulin » : « L'homélie du curé de Cucugnan ». Elle nous la lit ; quelques mots difficiles sont inscrits au tableau pour être observés, et, en avant ! Les plumes courent sur les cahiers, sans oublier les tirets. La dictée est suivie d'un « dessert » de phrases pour l'application de règles grammaticales. Ces exemples mêmes sont choisis, et j'enrichis mon « arsenal » de cette formule d'humble demande : « Ah ! quelle prière que celle-ci : Mon Dieu, gardez-moi de moi-même ! » Vient ensuite la correction par le raisonnement des cas ; ce n'est pas la partie la moins animée de la leçon ! — Un autre jour, après l'étude de la France, la maîtresse dictera la description des Pyrénées, par Michelet, ou un extrait de « La terre qui meurt ».

Si nous passions, maintenant, à l'histoire littéraire ? Le cours traite des caractères de Chateaubriand. Au lieu de pérorer en de belles tirades que nous nous hâterions d'oublier, Sœur Yves nous indique, dans nos livres, la page intitulée « Migrations des oiseaux », nous invitant à y chercher les sources d'inspiration de l'auteur. Les fronts se penchent ; après un instant de silence, des doigts se lèvent, des sourires s'esquissent sur les lèvres ; triomphantes, nous répondons : « Religion — Sentiment de la nature — Amour du Moyen-Age — Souvenirs personnels ». — « Précisez, prouvez, dit la maîtresse, et le travail, de recommencer. Ces quelques traits du romantisme resteront gravés dans notre mémoire. N'en déplaise à ceux qui ne voudraient l'admettre, nous les avons compris ! Mais, l'heure n'est pas achevée : il nous reste à

étudier trois qualités du style de Chateaubriand. « Lisez, reprend la Sœur, en *vous* écoutant, chacune en particulier, telle phrase des « Migrations, telle autre, et encore telle autre ». Rythme, nombre, harmonie ! Au bout d'un moment d'attention intense, nous sentons ces belles choses. Si nous ne savons nommer la première, c'est la faute du mot qui nous manque !

Germaine, ne l'avons-nous pas passée, cette heure de littérature ? Vous m'aviez avoué ensuite avoir gardé, dans l'oreille et dans l'âme, la réflexion finale des « Migrations ». « Heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes ! » — « Elle me porte au *Sursum corda*, au dévouement », m'écriviez-vous lors de nos débuts dans l'enseignement. Dans ma réponse, vous rendant confiance pour confiance, je vous disais, qu'au lendemain de cette leçon, je priais ainsi, dans ma communion : « Jésus, accordez-moi de passer sur la terre avec une âme toute blanche, afin que je fasse du bien aux enfants qui me seront confiés ». Chateaubriand avait développé notre sentiment de l'esthétique, tout en augmentant dans nos cœurs l'amour de l'idéal vers lequel nous marchions.

D'autres que vous, lisant ma lettre, pourraient s'imaginer que nous ne connaissions des auteurs que le côté favorable, sans nous douter du danger moral de certaines œuvres. Ils jugeraient autrement, s'ils avaient dû répondre à des questions telles que celle-ci : « D'après le résumé de René, que pensez-vous de l'idée de Chateaubriand, faisant entrer Amélie dans un cloître, où elle « cache l'aveu d'un amour fatal ? » Nous étions assez exercées à la réflexion pour comprendre que les couvents ne sont pas pour des Amélie. Tous les auteurs : troubadours et modernes, classiques et romantiques, servaient à nous apprendre à penser juste et à aimer virilement. Bossuet même, que nous voyions planer, inabordable, dans des nuées de gloire, mit ses pages à la portée de nos jeunes intelligences. Les fameuses « interrogations » de Sœur Yves jouèrent dans l'étude du grand orateur un rôle capital. Chacune d'entre nous leur doit son « *Vade mecum*, c'est-à-dire son estime des « Méditations sur l'Évangile ». Quand, fatiguée de la besogne quotidienne, je sens le besoin d'un encouragement, je lis un passage du petit livre dont les paroles, pleines de force et de douce onction, retrempe mon énergie pour l'accomplissement du devoir.

La bibliothèque des grandes élèves continuait l'œuvre de Sœur Yves. Par elle, nous entrions en contact avec les auteurs contemporains, même avec la littérature suisse. Si les grands

écrivains français avaient notre admiration, les plaintes d'Eggis, les poésies de Sciobéret et de Rambert, les descriptions d'Olivier et de Monnier gagnaient nos cœurs. Dans ces lectures, comme au cours d'histoire suisse, nous ne vivions que du pays.

Vous souvient-il de la leçon sur la fondation de la Confédération ? En traitant ce sujet, assez naturellement, nous avons parlé du drapeau. Notre amie Marthe avait cherché des symboles dans les couleurs helvétiques. L'enthousiasme aidant, elle avait fait parler au drapeau le langage de l'*Imitation de Jésus-Christ*. « Le rouge, concluait-elle, est l'emblème de la souffrance ; le blanc, celui de la pureté que sauvegarde le sacrifice et qui conduit au ciel. Je verrais volontiers, sur le champ rouge, l'inscription : « Dans la croix, le salut ! »

Habile à tirer parti de notre amour pour la Suisse, Sœur Nicole nous avait ensuite montré que les devoirs d'une femme envers la patrie se résument en une phrase : Prier pour le pays, garder, dans les usages et la toilette, la simplicité des anciennes traditions ; former des caractères par une religieuse et virile éducation de la jeunesse.

Les cours de pédagogie nous renseignaient, du reste, sur cette dernière obligation. Mais, au lieu de parler au passé, restons en compagnie de Sœur Nicole, pour assister à sa leçon sur la volonté. Le sujet est nouveau ; la méthode, tour à tour, inductive et déductive. Les théories s'appuient sur des expériences quotidiennes, sur des faits connus, sur des appels au jugement. Elles s'appliquent dans des cas à trancher. Au bout de l'heure, nous quittons la maîtresse avec des pensées qui laissent leur sillon dans le caractère, et qui marquent la conduite. Je retiens les suivantes pour mon arsenal : « Rien n'anémie autant la volonté que l'hésitation. — A force de réfléchir, on finit par ne pas agir. — Vouloir, ce n'est pas sentir ; c'est marcher au devoir coûte que coûte. — Le trop d'empressement n'est pas volonté, mais faiblesse... On ne donne pas ce qu'on n'a pas : avant d'apprendre aux enfants à vouloir, l'éducateur doit s'y exercer lui-même ».

(A suivre.)

